

LE

TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA

FONDATION DE L'ATHÉNÉE



SOUVENIRS, IMPRESSIONS ET DOCUMENTS

RECUEILLIS PAR

JACQUES MEYERS,

PROFESSEUR A L'ATHÉNÉE,
SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION DES FÊTES
DU TROISIÈME CENTENAIRE.

Imprimerie
JOS. BEFFORT
Luxembourg



Médaille



frappée à l'occasion du troisième Centenaire
de la fondation de l'Athénée Grand-Ducal
de
LUXEMBOURG.



LE
TROISIÈME CENTENAIRE
DE LA FONDATION DE L'ATHÉNÉE



LE
TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA
FONDATION DE L'ATHÉNÉE

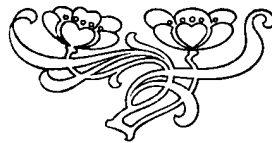


SOUVENIRS, IMPRESSIONS & DOCUMENTS

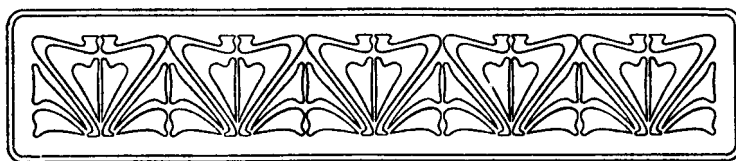
RECUEILLIS PAR

JACQUES MEYERS,

PROFESSEUR A L'ATHÉNÉE,
SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION DES FÊTES
DU TROISIÈME CENTENAIRE.



LUXEMBOURG.
IMPRIMERIE JOSEPH BEFFORT
1904.



INTRODUCTION.

Le 25 juillet 1904, l'Athénée de Luxembourg célébrait le troisième centenaire de sa fondation.

Pour les institutions comme pour les hommes, le souvenir est, sinon une nécessité, du moins un besoin naturel : nous vivons beaucoup plus dans le passé que dans le présent ; nous aimons toutes les généreuses innovations qui changent les conditions de vie des particuliers et des nations, mais plus encore nous gardons à nos gloires séculaires un culte reconnaissant et fidèle.

Il était donc naturel qu'au moment où le vieux Collège de Luxembourg achevait le troisième siècle de son existence, ceux qui ont aujourd'hui la garde de ce *templum serenum* des sciences et des lettres, fussent heureux et fiers de faire revivre, en une imposante fête jubilaire, la gloire et la beauté de ses anciens jours.

Les grands et chers souvenirs que rappelait cette date privilégiée, ne pouvaient passer inaperçus dans la ville et le pays de Luxembourg.

Trop puissant fut, d'abord, pour les anciens élèves de l'Athénée, le charme qu'ils trouvaient à se voir réunis, encore une fois, dans la paisible enceinte de cette vaillante maison où ils sont venus puiser autrefois le savoir et l'éducation qui ont fait le mérite et l'honneur de leur carrière.

Il y a, dans les souvenirs de collège, une fraîcheur et une douceur qui, délicieusement, reposent et attendrissent.

Nous partons dès notre jeune âge, quittant cette vieille closerie du travail et du bonheur où s'éveillent nos jeunes

enthousiasmes et nos ardeurs juvéniles. Nous courons sur la place publique où sont réunis les hérauts d'armes qui sonnent le combat de la vie; leurs trompettes remuent en nous le besoin de l'action: nous nous engageons dans la mêlée. Nous marchons ainsi à travers les luttes, les peines, les déceptions. Mais, un jour, fatigués de trop d'espairs déçus et de mirages trompés, nous reprenons le chemin de l'heureux asile de notre jeunesse laborieuse et candide; nous venons nous reposer sous l'antique marronnier de la cour. Nous nous souvenons. Nous remontons le cours des années, écoutant et mettant à profit leurs graves enseignements.

Vienne alors une fête des souvenirs glorifier cette vision des années matinales, nous nous empressons d'aller lui demander une heure de poésie, un rêve reconfortant au milieu des labeurs de la vie; volontiers nous disons à notre tour:

„Vénérons en silence, émus, ces vieilles choses,
Sur qui glisse, le soir, un rayon affaibli:
Leur mémoire est fidèle, et nous dit sans oubli
La leçon des vertus qu'on y sent vivre encloses.“¹⁾

Cependant ce n'étaient pas les souvenirs personnels seuls qui allaient sympathiquement au-devant de la fête de notre troisième centenaire: plus haut peut-être encore que cette satisfaction intime qu'y cherchaient les anciens élèves de l'Athénée, se plaçait l'intérêt supérieur et général qu'inspire tout ce qui touche de près à notre enseignement classique.

A l'heure où renaît plus actuelle, plus ardente, plus controversée que jamais, la grave question de l'éducation et de la formation des générations contemporaines; à l'heure où nous faisons un nouvel effort pour rajeunir les méthodes, moderniser les programmes, diversifier et assouplir les types d'instruction, pour mieux adapter la direction intellectuelle de la jeunesse aux exigences de la vie et aux besoins nouveaux, l'élite intellectuelle du pays, se plaçant au-dessus des inté-

¹⁾ Gustave Zidler, *La douce vie*, p. 64.

rêts vulgaires de la vie, devait se donner un fraternel rendez-vous à une solennité où s'affirmait avec tant d'éclat l'union féconde et majestueuse entre la tradition classique et la culture générale de l'esprit telle que la demande la constitution de nos sociétés modernes.

Grâce à ce concours naturel de sympathies profondes et générales, la fête du troisième centenaire de l'Athénée a dû devenir ce qu'elle a été: une manifestation grandiose et touchante en l'honneur du plus vieil établissement d'instruction publique du pays.

Nos autorités scolaires, dans l'intention de perpétuer la mémoire de cette belle journée, ont bien voulu charger le signataire de ces pages d'en consigner ici le souvenir.

J'entreprends ce morceau d'histoire avec un sentiment de haute et sereine allégresse. Car autant il est vrai que la modestie sied aux corps comme aux individus, et qu'il n'y a pas de pire louange que celle qu'on se décerne soi-même: „*Propria laus sordet*“; autant il est vrai aussi qu'il n'y a pas de joie plus légitime et plus pure que celle de raconter la gloire de sa maison familiale et de s'exalter au souvenir des nobles actions de ses pères.





1. Institution d'une Commission. Préparatifs de la fête.

Pour qu'une tradition se transmette et prenne un véritable air de famille, il faut qu'elle se rattache à une institution dont la permanence soit le caractère, à une de ces institutions qui survivent aux bons comme aux mauvais jours et qui, placées au-dessus des vicissitudes de la vie quotidienne, continuent, dans la calme sérénité des voies séculaires, ce que lui ont légué les âges passés.

Or, s'il est une demeure privilégiée à laquelle sont intimement liées, par leurs origines et par leur passé, nos traditionnelles études classiques, c'est bien le Gymnase de l'Athénée: car c'est dans ses murs que se continue le plus directement l'oeuvre commencée, il y a trois siècles, par les fondateurs du *Collegium Luciliburgense*.

Il convenait donc que l'initiative d'une fête commémorative de la fondation de l'Athénée partît du Gymnase de Luxembourg.

Aussi, à l'approche de cette date mémorable, l'idée d'une solennité jubilaire était-elle devenue l'objet des préoccupations sympathiques de notre corps professoral.

Dès le 24 avril 1903, cette idée entra résolûment dans la période de la réalisation. Ce jour-là, en effet, la Conférence des professeurs du Gymnase institua une *Commission* qui avait pour mission de s'occuper des préparatifs et de l'organisation de la fête en question.

Furent nommés membres de cette commission:

MM. *Gredt*, Directeur; M. *d'Huart*, *Kuborn*, *Meyers* et *Goergen*, professeurs.

Mr le Directeur fut nommé *président*; le poste de *secrétaire* fut attribué à Mr Meyers.

Comme, originairement, la fête devait avoir lieu vers le mois de décembre 1903, la commission s'occupa aussitôt des préparatifs nécessaires ; elle y consacra une série de séances, et déjà avant les vacances d'automne de la même année, elle avait arrêté les grandes lignes de la solennité.

En même temps, MM. *van Werveke*, *M. d'Huart* et *Wilhelm* étaient chargés d'écrire, respectivement de continuer ou d'achever des travaux se rapportant à l'histoire de l'Athénée et qui seraient publiés en un volume de luxe, à l'occasion des fêtes du troisième centenaire ; l'autorité supérieure ne marchandait aucun sacrifice pour permettre à nos collègues de conduire à bonne fin leurs importantes études historiques

Cependant, des difficultés imprévues s'étant présentées, il fut convenu que la fête serait remise à une date ultérieure se rapprochant autant que possible du jour anniversaire de la naissance de S. A. R. le Grand-Duc, l'expression des sentiments patriotiques s'alliant très-bien à la glorification de nos traditions scolaires.

Un inconvénient d'une nature très sérieuse se présentait cependant concernant *le local* où la fête devait avoir lieu. D'un côté, le nombre des invitations devait être relativement très-grand ; d'un autre côté, les bâtiments de l'Athénée avaient de la vieillesse, non seulement l'âge vénérable, mais quelque chose aussi de ses infirmités, de sorte qu'on dut renoncer à célébrer le jubilé dans l'intérieur même de l'Athénée.

Heureusement, une solution très favorable se présenta grâce à la construction des locaux pour l'*Exposition du Métier et de la petite Industrie* qui venaient justement d'être achevés. M^r le *Ministre d'Etat* eut la gracieuseté de mettre à notre disposition, pour la fête jubilaire, le grand *hall* de cette Exposition.

De cette façon, tous les obstacles avaient enfin disparu, et la fête fut définitivement fixée au 25 juillet 1904.

Le 17 juillet, la Commission en arrêta le programme qu'elle publiait le lendemain avec l'invitation-circulaire suivante :

M

«L'année scolaire qui est sur le point de finir, marque une date mémorable dans les annales de la patrie luxembourgeoise.

C'est, en effet, avec la fin de l'année 1903–1904 que s'accomplit le troisième siècle de l'existence du plus ancien de nos établissements d'instruction publique. Foyer glorieux de culture scientifique et littéraire, l'Athénée de Luxembourg a puissamment contribué, à travers les multiples vicissitudes de notre histoire nationale, à développer et à augmenter tous les trésors d'éducation supérieure qui doivent former la grandeur intellectuelle et morale d'un peuple ; de nombreuses jeunes générations y sont venues puiser, avec l'amour de la patrie, le goût du travail, de la science et de toutes les choses idéales qui ont plus tard fécondé leur action et embelli leur vie.

Aussi, le Directeur et les Professeurs du Gymnase de Luxembourg, désireux de célébrer, dans un sentiment de joyeuse gratitude, le souvenir des origines et des progrès de notre enseignement classique, ont-ils décidé d'organiser, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de l'Athénée, une fête jubilaire à laquelle ils s'empressent de convier, avec les anciens élèves de l'établissement, tous ceux qui s'intéressent aux destinées de nos études humanitaires.

D'accord avec l'autorité supérieure, ils ont fixé cette fête au *Lundi, 25 juillet ct.*

Le programme en comprend, outre une *messe solennelle d'actions de grâces* qui sera chantée pour les élèves à la Cathédrale, le 25 juillet, à 9 heures du matin, une *séance littéraire et musicale* qui aura lieu le même jour à 5 heures

de relevée, dans le *grand Pavillon de l'Exposition du Métier* (entrée rue Monterey).

Nous espérons, M , que vous voudrez bien honorer de votre présence cette séance littéraire et musicale, modeste glorification de tous les nobles efforts que les murs du vieil Athénée ont vu se dépenser, trois siècles durant, au service de la jeunesse du pays ; c'est dans cet espoir que nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Luxembourg, le 18 juillet 1904.

Pour la Commission des fêtes,

N. GREDT, Président.

J. MEYERS, Secrétaire.»

Le programme de la séance littéraire et musicale ren-
seignait les morceaux suivants :

1. *Jubiläums-Ouverture* E. MOHR.
2. « *Aus fernen Tagen* », poésie de M^r le profes-
seur *G. Gøergen*.
3. « *Vieux maîtres et jeunes écoliers* », poésie de
l'élève *J.-P. Erpelding*, des Cours
supérieurs, dite par l'élève *Emile
Chomé*, de la III^e classe.
4. *VII^e Concerto*, Solo pour violoncelle, par l'élève
Coster, membre de la Société philhar-
monique de l'Athénée GOLTERMANN.
5. « *Trostgedicht für die Kleinen* », poésie de
Castelli, dite par l'élève *Jos. Hertzig*,
de la VII^e classe.
6. « *Près du fleuve étranger* », paraphrase du
Psaume 136, Chœur avec accom-
pagnement d'orchestre CH. GOUNOD.

7. « *Festgedicht zum dreihundertjährigen Bestehen des Athenäums* » poésie de Mons. le professeur *Jacques Meyers*.
8. « *Monsieur le Sous-Préfect aux Champs* » Récit poétique d'*Alphonse Daudet*, débité par l'élève *Aug. Collart*, de la VI^e classe.
9. « *Erinnerung und Dankbarkeit* », poésie de l'élève *Ourth*, des Cours supérieurs.
10. *Altniederländische Volkslieder* :
 - a) Die Klage.
 - b) Wilhelmus v. Nassauen.
 - c) Kriegslied.
 - d) Berg op Zoom.
 - e) Dankgebet.

Chor mit Orchesterbegleitung . . . E. KREMSER.

2. La Journée de la fête. Discours et Poésies.

La journée du 25 juillet arriva : elle fut pleine d'honneurs pour l'Athénée.

La messe solennelle du matin fut chantée par l'aumônier du Gymnase, M^r le *Chanoine Kuborn*, en présence des professeurs honoraires, des professeurs et des élèves de l'établissement. Mgr. *l'Evêque de Luxembourg* y assistait solennellement, entouré d'une vénérable couronne de prêtres appartenant à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

En présence de cette cérémonie religieuse d'un caractère si élevé, l'âme se recueillait d'elle-même dans la vision des temps disparus, où pendant si longtemps la Cathédrale de Luxembourg projetait sa grande ombre sur les murs de l'Athénée, image visible de la protection incessante que la divine Providence et la céleste Patronne de la patrie luxembourgeoise n'ont cessé d'exercer sur la jeunesse du pays.

La *séance littéraire et musicale* de l'après-midi fut le point culminant de nos fêtes jubilaires, et restera inoubliable dans les annales de nos maisons d'éducation.

Le vaste emplacement de l'Exposition se prêtait admirablement pour la circonstance. L'oeil se reposait avec plaisir sur ces décorations splendides, ces guirlandes de feuillage qui s'harmonisaient merveilleusement avec l'éclat des draperies. Au milieu se dressait une estrade brillamment ornée qui était destinée aux exécutions des morceaux de chant et de musique ; en avant de l'estrade se trouvait une petite tribune pour les discours et les récitations, et au fond resplendissait dans la verdure le buste de S. A. R. le Grand-Duc.

Bientôt une nombreuse et brillante assemblée, comprenant plus de 2000 personnes appartenant à toutes les classes de la société, remplissait le Pavillon.

Aux premiers rangs de cette assemblée d'élite, on remarquait à la place d'honneur M. le *Directeur général des Finances* et *Madame Mongenast*, Mgr. *Koppes*, Evêque de Luxembourg, M. le *Ministre de Belgique* et Mme *Michotte de Welle*, M. *Diego von Bergem*, Chargé d'Affaires de l'Empire d'Allemagne ; Mme la *Bonne de la Chapelle* et Mesdames *Denaut*, M. *Henrion*, Conseiller de Gouvernement, des *Membres de la Chambre des Députés* ainsi que du *Conseil d'Etat*, M. le *Bourgmestre de la Ville* et Mme *Munchen*, MM. *Barblé* et *Housse*, Echevins ; Messieurs les Membres de la *Commission des Curateurs du Gymnase et de l'Ecole Industrielle de l'Athénée* ; MM. les *Chefs des Administrations de l'Etat* ainsi que ceux des *Administrations étrangères*, le *R. P. Supérieur des Jésuites*, Mgr. *Haal* et M. le *Chanoine Lech* au nom du Clergé de la Ville, beaucoup d'*avocats*, de *médecins*, de *prêtres* et de *commerçants* de la ville et du pays.

Une place d'honneur avait été réservée également à

M. le Directeur et à MM. les Professeurs du Gymnase ainsi qu'à leurs Collègues des autres établissements du pays.

Ce qui contribuait singulièrement à donner à l'assemblée un aspect des plus sympathiques et des plus intéressants, c'était la présence de *tous les élèves du Gymnase*. Conduits par leurs professeurs, ils y étaient venus avec cette allégresse et cet entrain qui siéent si bien à la jeunesse, espérance et printemps de la patrie, union aimable de tous ceux qui, demain, passionneront les âmes et domineront les esprits ; ils étaient bien à leur place dans ce solennel rendez-vous de tous ceux qui, avant eux, formaient la famille estudiantine de l'Athénée.

Le *programme* de la séance comportait des morceaux de poésie alternant avec des pièces de musique vocale et instrumentale, exécutés, sous la direction de MM. *Houdremont* et *Goldschmit*, par les élèves de l'Athénée et par des amateurs qui s'étaient joints à eux pour donner plus d'éclat à la cérémonie.

Lorsque la séance eut été ouverte par la belle composition de *E. Mohr*, qui s'adaptait parfaitement au caractère de la fête, M^r le *Directeur général Mongenast*, au milieu du silence général, monta à la tribune et prononça le discours suivant :

*Mesdames,
Messieurs,*

Un écrivain spirituel a lancé un jour cet aphorisme :
„Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire.“

En vérifiant cette maxime sur notre chère petite patrie, nous devons convenir que le peuple luxembourgeois n'est pas malheureux, et que pourtant il a une bonne et belle histoire. Nous avons eu des époques où les champs de bataille ensanglantés de l'Europe narraient les hauts faits, l'héroïsme de nos Comtes, et où la Maison de Luxembourg tenait entre ses mains les destinées du puissant Empire d'Alle-

magne et de l'Europe entière. Mais notre histoire nationale déroule à nos yeux d'autres pages qui, pour être plus modestes, n'en sont pas moins glorieuses: c'est cette lutte lente et tenace de la civilisation contre les ténèbres de l'ignorance, dans lesquelles jadis le pays était plongé. Cette partie de notre histoire se confond avec celle de ce Collège dont nous fêtons en ce moment le troisième centenaire.

A travers les luttes et les bouleversements de trois siècles, l'établissement de Luxembourg nous apparaît comme un témoin vénérable et vivant de l'immense progrès intellectuel, économique et social qui s'est accompli chez nous, et dans lequel il a eu une large part. Saluons-le avec le respect et la vénération qu'inspirent les institutions qui ne cessent de rendre service à l'humanité et qui résistent à l'action destructive du temps.

Je ne retracerai pas l'histoire de l'Athénée; je ne vous parlerai pas des déceptions et des triomphes qui ont marqué les différentes étapes qu'il a parcourues; cette tâche a été accomplie d'une manière magistrale dans les publications qui ont été provoquées par cette fête. En les parcourant, vous admirerez l'œuvre de cette activité séculaire, de cette somme d'efforts scientifiques, de ce dévouement à toute épreuve qui en illustrent chaque page; vous vous unirez à moi pour rendre un reconnaissant et suprême hommage à ces hommes qui ont si bien mérité de la patrie, à ces modestes artisans de la civilisation dont la lignée commence en 1603 pour se continuer jusqu'à nos jours; c'est surtout leur œuvre à laquelle nous applaudissons aujourd'hui; en honorant leur mémoire, nous honorons également ce pays auquel nous sommes tous attachés.

Ce qui frappe surtout dans l'évolution de notre enseignement moyen, c'est l'essor que cet ordre d'études a pris dès que le pays, devenu maître de ses destinées, a pu prendre en mains l'instruction et l'éducation de sa jeunesse et en faire l'objet principal de ses préoccupations.

L'instruction moyenne, qui longtemps était restée l'apanage de l'élite de la société, a été, dans la suite, établie sur une base plus large et mise ainsi à la portée des jeunes intelligences de toutes les couches sociales. Les pouvoirs publics ont reconnu la nécessité d'unir toutes les forces vives de la société et de les armer par une instruction solide, adaptée aux besoins de l'époque, à la lutte de la vie qui de jour en jour devient plus difficile et plus âpre.

En fêtant le troisième centenaire de la fondation du collège de Luxembourg dans cette halle où l'industrialisme célébrera sous peu ses triomphes; en conviant les études classiques, le travail et les métiers à se tendre ici en quelque sorte fraternellement la main, nous prouvons une fois de plus que l'instruction et l'éducation de la jeunesse, chez nous, ont toujours su être de leur époque, et que la solidarité sociale est le principe sur lequel nos pouvoirs publics règlent leur conduite.

Cette situation enviable date surtout de l'époque où les destinées du pays ont été confiées à l'Auguste Maison de Nassau dont les Princes éclairés ont été de tous temps les protecteurs de l'instruction publique.

Leur efforts généreux ont été secondés par les représentants du pays qui même dans les moments de détresse financière n'ont jamais marchandé au Gouvernement les ressources réclamées dans l'intérêt de l'instruction publique.

C'est un devoir de reconnaissance que nous remplissons aujourd'hui en portant nos regards vers notre vénérable Souverain, qui depuis qu'il préside à nos destinées, n'a cessé de concentrer ses efforts sur les développements des ressources intellectuelles du pays.

Son Altesse Royale regrette vivement de ne pouvoir se trouver aujourd'hui au milieu de nous et s'associer à notre fête; ces regrets sont partagés par Son Lieutenant-Représentant, le Prince Guillaume, que des devoirs de famille ont appelé au château de Hohenbourg; unissons-nous dans un sentiment

patriotique commun et adressons à Notre Maison Souveraine l'expression de notre reconnaissance et de notre attachement.

Vive le Grand-Duc!

D'unanimes applaudissements saluent cette belle allocution.

L'impression que le discours de M^r le Directeur général produisit fut excellente pour écouter la charmante poésie de M^r Gærgen : „*Aus fernen Tagen.*“ L'auteur étant empêché d'assister à la fête, par suite un deuil de famille, c'était M^r Walther Colling, le récitateur bien connu du public luxembourgeois, qui s'était chargé de la dire. Voici les vers de M^r Gærgen :

Aus fernen Tagen.

Gleich Geisterstimmen aus der Vorzeit Tagen
 Geheimnisvoll es um mich grüsst und klingt,
 Wie mit dem Zauber heimattrauter Sagen
 Es wunderbar in seinen Bann mich zwingt.
 Das ist der Weihe heilig-stille Stunde,
 Die weckt, was schläft auf grauem Zeitengrunde.
 Und Männer seh' den Pfad ich rüstig schreiten,
 Wo ragt die Lützelburg am Felsenrand ;
 Kein Schwert dräut kampfbereit an ihrer Seiten,
 Ein Kreuz nur zieret schlicht das Mönchsgewand.
 Des Friedens Segensfrüchte zu verschenken,
 Zur kriegsgewohnten Stadt den Schritt sie lenken.
 Dort, wo dem Mars zur starken Wehr Basteien
 Und Schanzen trotzig blicken ins Getal,
 Der Wissenschaft sie einen Tempel weihen,
 Zu hüten drin der Musen heil'gen Gral.
 Was gilt's? Es werden sturmfest seine Mauern
 Der Feste Felsenquadern überdauern.
 Weit öffnen sich des Heiligtumes Hallen,
 Grenzüber fliegt bald seines Namens Klang ;

Von nah und fern sieht man die Jugend wallen,
Zu stillen hier des Lernens Fieberdrang.
Und tausend Herzen trinken sel'ge Wonnen,
Wo kühlend rauscht des Wissens Wunderbronnen.
Des ewig-heitren Hellas Geistesschätze,
Die mannagleich Nationen schon erquickt;
Altromas weise Sprach- und Staatsgesetze,
Die einst der Völker Schranken überbrückt:
Sie werden an der Hand hochweiser Lehrer
Der Kunst und Wissenschaft getreue Mehrer.
Was einst am Tiber göttlich-schön gesungen
Horaz, der lebensfrohe, und Vergil :
Begeisternd hat es hier das Herz durchklungen,
Wenn's leichten Tones von der Lippe fiel.
Kein Wunder, wenn des Lernens Lust sich mehrte,
Wenn Fürst und Volk die klugen Meister ehrte.
Im Wechsel kreisen Jahre und Gedanken,
Es wankt, was festgegründet man geglaubt.
Der Sturm schlägt in den Bau die scharfen Pranken,
Er bebt — doch ungebeugt hebt er das Haupt.
Als heilig Erbgut ehren noch die Spätern,
Was einst sie überkommen von den Vätern.
Ein fromm Gedenken wir den Edlen wahren,
Die Rühmlich-Grosses ihrer Zeit getan,
Die mühevoll vor dreimalhundert Jahren
Geebnet uns des Wissens rauhe Bahn.
Dank ihnen, die gehegt als treue Hüter
Des Geistes und des Herzens hohe Güter !
Dem Baume gleich, des Athenäums Zierde,
Den jeder Lenz umwebt mit Jugendglanz,
Soll Wissenschaft, an Ehren reich und Würde,
Erneuen stets der Blüten Zauberkranz,
Dass sie erquickend Kraft und Segen taue
Auf unsres lieben Vaterlandes Gaue !

De toutes parts, de chaleureux bravos retentissent.

Une cordiale ovation fut faite également à l'élève *Erpelding*, des Cours supérieurs, pour sa pièce intitulée: „*Vieux maîtres et jeunes écoliers*“, ainsi qu'à son enthousiaste et habile interprète, l'élève *Emile Chomé* de la III^e classe :

Vieux maîtres, jeunes écoliers.

„La mort est absolue, et lorsque dans la tombe
L'homme s'est englouti, le tertre qui se bombe
Sur ses restes mortels, l'enferme tout entier;“
Ainsi clame l'erreur: déjà pourtant sur terre
Le souvenir des bons jamais ne peut se taire,
Commandant leur respect au détracteur altier.

Honorons les défunts! — Et pourquoi ces guirlandes,
Ces couronnes de fleurs aux multiples légendes,
Pourquoi les doux accords des voix des instruments
Nous font-ils tressaillir? — Ah! chaque fleur exhale
Un pieux souvenir, et sur chaque pétale
Vibre, rêve léger, le vol des anciens temps.

O souvenirs aimés et trois fois séculaires!
Salut, prêtres de Dieu! Salut, savants austères
Que je vois en ce jour traverser tout pensifs
Les sombres corridors où, cortège invisible,
Les Muses, s'unissant aux anges de la Bible,
Caressent doucement nos fronts méditatifs.

Educateurs zélés, sans reproche et sans tache,
Patiemment penchés sur votre rude tâche,
Vous avez accompli cent quatre-vingt-dix ans,
Quand le bruit de la guerre et ses rumeurs confuses
Dictèrent le silence aux doctes chants des Muses,
Les affres de l'exil aux maîtres éloquents.

Protecteur des beaux-arts, l'Empereur des armées
Rend enfin leur palais aux Muses alarmées.

Dès cette grande date, et par cent ans tout pleins
Se pressant à grands flots dans les antiques salles,
Une forte jeunesse aux ardeurs idéales
De vers latins et grecs fait sonner les refrains.

A travers les saisons, et d'un printemps à l'autre,
Le labour de la terre, en couronnant le nôtre,
Sans jamais se lasser reproduit les moissons.
Ainsi vos longs efforts, ô maîtres de nos pères,
Sans trêve usant votre âme à d'arides matières,
Ouvrirent aux esprits les vastes horizons.

Comme vers une ruche où le travail bouillonne
— L'image est de Virgile — à l'heure où carillonne
Le vigilant portier, accourent des essaims
D'alertes écoliers; les sonores enceintes
Répercutent l'écho des voix ternes, éteintes
D'élèves bégayant des vocables latins.

Maîtres que nous aimons, votre parole allume
De l'étude le feu sacré qui nous consume
Et de connaître en nous enflamme le désir,
Quand vous nous initiez au culte des mystères;
A votre appel on voit tourbillonner les sphères,
Graviter les soleils, et les mondes surgir.

Et l'éclair furieux qui dans les airs éclate,
Eparpillant dans l'ombre une flamme écarlate,
Sur la barre de fer doit ramper impuissant
Pour cacher dans la terre une vaine menace.
Devant l'esprit humain toute grandeur s'efface,
Car „si l'homme est roseau, c'est un roseau pensant.“

Ne sont-ils pas charmants, ces mythes symboliques
Que les Grecs ont chantés sous les sacrés portiques
Et qui flottent dans l'air comme des rêves d'or?
Un chant s'élève, heureux et tendre, un chant de pâtre
Qui paraît onduler dans la brume bleuâtre
Et le Zéphir emporte au loin les sons d'un cor.

Chantres grecs ! poésie admirable et divine
Que le cerveau raisonne et que le cœur devine,
Quand il est plein de foi, de candeur et d'amour,
Tu nous sers de soleil, car la pensée est sombre.
Avide de comprendre, elle cherche, elle sombre,
Elle s'enfle d'orgueil et se perd sans retour.

Vous, fils de l'Athénée, amis et camarades
D'études et de jeux, et même d'algarades,
Par un suprême adieu finissons nos discours!
Honneur et souvenir aux vieux pères Jésuites!
Leurs chrétiennes vertus en lettres d'or inscrites
Aux annales du Ciel leur survivront toujours.

Salut encore à ceux qui, suivant leur exemple,
Modestes travailleurs, consacrèrent un temple
Aux Muses dans leur âme ; et, jeunes par le cœur,
Ils surent comme toi, divin sage d'Athènes,
Emporter les esprits vers les hauteurs sereines,
En tempérant d'un mot leur juvénile ardeur.

Bientôt à notre tour, déployant nos deux ailes,
Nous quitterons le nid où des soucis fidèles
Surveillèrent longtemps notre folle gaîté.
Nous saurons la tenir, cette promesse sainte,
Vaillamment empressés, car la vie est restreinte,
Et l'on ne peut saisir son instabilité.

Mais le flambeau sacré qu'alluma la science
Pour éclairer le monde et donner l'espérance
Des secrets dévoilés, ne s'éteindra jamais.
Au moment qu'il échappe à la main défaillante
Du vieillard qui se meurt, joyeuse, impatiente,
La jeunesse le prend pour courir au progrès.

L'élève *Fr. Coster* de la II^e industrielle, donna ensuite
son brillant solo pour violoncelle: *le VII^e Concerto de
Goltermann*.

Après ce numéro du programme vint se placer le très-beau *discours de circonstance* de M^r le Directeur Gredt.

Il manquerait beaucoup à ce recueil des souvenirs jubilaires, si nous ne reproduisions ici en entier ce morceau d'éloquence académique.¹⁾

Monsieur le Directeur-Général,

Monseigneur,

Mesdames, Messieurs,

«Les trois siècles qui nous séparent de la fondation du plus ancien de nos établissements d'enseignement moyen, sont remplis par une activité féconde et ininterrompue au service du pays. Dans la sereine et vivifiante atmosphère que l'étude des lettres et des sciences y répandait autour des générations qui s'y succédèrent, ne pouvaient prendre naissance que de généreuses ambitions et de nobles enthousiasmes. Tant que dura l'ancien régime, les fils de la noblesse venaient s'y rendre dignes des carrières que leur ouvraient des privilèges destinés à disparaître, pendant que les enfants du peuple y apprenaient à s'élever aux honneurs et aux récompenses que l'humanité, à aucune époque, n'a refusés aux consciencieux efforts. Les temps nouveaux ont profondément modifié la société; avec des programmes appropriés à leurs besoins, l'établissement, dont nous célébrons aujourd'hui le troisième centenaire, continue de donner, pour toutes les carrières, d'utiles serviteurs à la patrie.

Arrêtons-nous un instant pour mesurer les étapes parcourues, et dire les justes espérances qu'elles nous font concevoir.

Vers la fin du 16^e siècle, de pays de Luxembourg, titré seulement de duché, bien qu'il fût beaucoup plus étendu que le Grand-Duché actuel, était loin d'offrir à la jeunesse

¹⁾ Monsieur le Directeur étant empêché, par suite d'indisposition, de prononcer lui-même son discours, ce fut Monsieur le professeur *Herchen* qui en donna lecture en son nom.

désireuse de s'instruire cette heureuse variété d'écoles secondaires que les pouvoirs publics mettent de nos jours à sa disposition. Les Jésuites, à ce moment-là, déployèrent dans l'éducation une expérience consommée. Les maîtres auxquels l'ordre, fondé en 1534 par saint Ignace de Loyola, confiait l'enseignement dans les nombreux collèges qu'il possédait aux Pays-Bas et ailleurs, renonçant à toutes les passions qui font battre le cœur de l'homme pour ne garder, comme on l'a dit, que celle de la pédagogie, prodiguèrent les trésors de l'antiquité retrouvée aux fortes générations dont s'enorgueillit le 16^e siècle finissant. Partout on vantait l'habileté avec laquelle ils appliquèrent les méthodes nouvelles, que la Renaissance avait substituées à la scolastique et dont nous conservons encore les précieuses traditions. Appelés par les souverains du pays, soutenus par les sympathies et les générosités de la noblesse, vénérés par toute la population, les Pères de la Compagnie de Jésus ouvrirent le collège de Luxembourg le 1^{er} octobre 1603. Un de nos plus éminents prédécesseurs, l'ancien directeur Muller, ressuscitant dans une ingénieuse fiction, le glorieux tableau de la fête d'inauguration, nous montre le comte de Mansfeld, entouré des membres du conseil provincial et du magistrat de la ville, „levant sa tête martiale, que quatre-vingt-six ans avaient blanchie,“ ¹⁾ pour souhaiter au collège, dont la fondation avait coûté de longues années d'efforts, un rapide et fructueux développement.

Les vœux patriotiques du preux chevalier, dont les Luxembourgeois n'ont jamais désappris à prononcer le nom avec une pieuse vénération, ne tardèrent pas à se réaliser. Le *Commentarius de origine et gestis Collegii Societatis Jesu Luxemburgensis*, dont nous devons de connaître le texte à l'obligeance si méritoire du R. P. van Meurs de la Compagnie de Jésus, nous montre, après les efforts qu'avait coûtés

¹⁾ Discours prononcé par le directeur Muller le 21 août 1853, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves de l'Athénée.

la fondation du collège, comment aux trois classes de grammaire, ouvertes la première année, vinrent s'ajouter sans retard, dès 1604 et 1605, les classes d'humanités et de rhétorique. Le cours bisannuel de philosophie, qui devait les couronner, ne fut établi qu'en 1685, sous la domination française. Sauf quelques courtes interruptions, amenées par la situation politique du pays, nous avons continué à jouir de ses bienfaits jusqu'à nos jours.

Les fortes études qu'on faisait au collège de Luxembourg, en portèrent la réputation bien au-delà des limites étroites de notre patrie. Ses nombreux élèves se recrutaient non seulement dans les différentes parties de notre pays, mais aussi à l'étranger. Sans doute ils étaient attirés, comme autrefois à l'école monacale d'Altmünster, par l'avantage d'apprendre en même temps les langues allemande et française. Mais on peut croire que cette perspective ne fut pas seule à déterminer leur choix à une époque où la domination des langues anciennes, du latin surtout, était pour ainsi dire exclusive et primait toutes les préoccupations.

Par la haute idée qu'ils se faisaient de la dignité et des devoirs de l'éducation, par le dévouement qu'ils mettaient à en remplir toutes les obligations, par leur zèle à corriger la routine classique par de sages innovations, par cette active sollicitude qui n'abandonnait jamais l'élève à lui-même et s'étendait à tous les détails de la vie scolaire, les Jésuites réalisèrent chez nous tout le bien qu'il est donné d'accomplir à des hommes qui oublient leur propre gloire en travaillant pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. La „Ratio studiorum“, où l'on est étonné de retrouver, en l'étudiant, tant de sages directions prônées de nos jours comme des nouveautés, resta le règlement d'études de notre collège jusqu'au jour où des causes étrangères à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse firent décréter dans tous les pays qui, avec le duché de Luxembourg, composaient la monarchie autrichienne, la suppression des Jésuites. Des prêtres séculiers,

formés à l'université de Louvain, recueillirent leur héritage. Le mouvement littéraire et philosophique, inauguré en France et en Allemagne au 17^e siècle et continué au 18^e, avait fini par briser le moule traditionnel qui servit à façonner l'âme des jeunes générations. Les langues modernes et les sciences reçurent définitivement droit de cité dans les programmes d'études et leur donnèrent ce qui leur manquait pour répondre aux besoins nouveaux. Ils auraient continué à s'élargir par la force des choses, par l'effet même des progrès du temps. Ils constituèrent une opportune révolution dans le domaine de l'enseignement; ils furent emportés à leur tour par la révolution politique qui, à la fin du 18^e siècle, renversa dans son irrésistible et sanglant tourbillon, toutes les institutions du passé.

En 1795, le sort des armes livra notre pays à la France. Dans le bouleversement universel qui l'avait couverte de ruines, toutes les maisons d'éducation avaient disparu. Les écoles centrales créées par la Convention, organisées par le Directoire, n'offraient à la jeunesse que des cours publics, où était donné un enseignement presque exclusivement scientifique ou professionnel. Celle de Luxembourg ne réussit pas à gagner la confiance des familles et ne fit que végéter, jusqu'au moment où le premier consul, venant au secours, comme il le disait lui-même, d'une société en poussière, rétablit les anciens collèges sous des formes appropriées aux besoins nouveaux. Ce qui constitua le trait distinctif de l'arrêté de 1802, c'est l'égalité qu'il établit entre les lettres et les sciences en les plaçant sur la même ligne. Cette réunion ne sera pas toujours respectée, un divorce aussi nuisible aux unes qu'aux autres les séparera parfois encore. Même après le règlement général du 19 février 1817, il se trouvera parmi nous des voix isolées qui voudraient voir reporter les sciences dans la classe de philosophie.

C'est qu'en éducation, comme partout ailleurs, les théories absolues, si dangereuses dans la pratique, gardent souvent

de passionnés défenseurs, qui oublient que les sociétés se transforment continuellement, et que l'éducation, pour rester profitable, doit tenir compte de ces transformations. Si l'on eût dit aux moines du 12^e siècle qu'on renoncerait un jour aux principes immuables des anciennes écoles ainsi qu'aux subtilités de la scolastique, ils auraient souri de pitié; si l'on eût dit aux fanatiques de la Renaissance et aux prestigieux latiniste, du 16^e et du 17^e siècle, que les privilèges des langues anciennes seraient un jour battus en brèche par la redoutable concurrence que leur feraient les langues modernes et les sciences, ils auraient traité de chimériques de si invraisemblables appréhensions.

Elles se sont néanmoins réalisées. Le développement progressif du commerce et de l'industrie, la concurrence illimitée se qui produisit dans toutes les branches de l'activité humaine, la transformation de la vie moderne par les découvertes scientifiques, la rapidité même de cette transformation, imposaient tous les jours de nouvelles modifications et de nouveaux accroissements aux plans d'études de l'enseignement secondaire. La variété des connaissances que prescrivaient les nouveaux programmes devint telle qu'il fut impossible à une seule tête de les embrasser. Les voix les plus autorisées réclamaient la division des études. Après quelques tentatives, condamnées à rester infructueuses, parce qu'elles étaient incomplètes, la loi de 1848 donna enfin satisfaction aux vœux qui se manifestaient avec une rare unanimité, en créant, au sein de l'Athénée, une section industrielle à côté de la section gymnasiale et parallèlement avec elle. Les élèves, dans chacun de ces établissements, trouvaient, à côté de connaissances particulières exigées dans les carrières auxquelles ils se destinaient, les connaissances générales nécessaires à tout homme bien élevé. Les principes généraux qui devaient présider à l'organisation de ces deux types d'enseignement moyen avaient été faciles à établir; les difficultés se présentèrent en nombre, dès qu'il s'agissait de passer

à l'exécution et de composer les programmes adaptés aux besoins de chacun. Les modifications partielles réclamées par l'opinion et introduites successivement pour la satisfaire, se trouvaient souvent remises en question le lendemain et exposées à des critiques qu'il était impossible d'attribuer à la seule malveillance. Enfin la loi du 28 mars 1892 sépara complètement le gymnase de l'école industrielle, et les sages réformes dont elles furent l'aboutissement ou le signal, améliorant le régime de nos études secondaires en le simplifiant et en le conformant aux exigences modernes, mirent le gymnase et l'école industrielle en état de réaliser plus complètement la mission assignée à chacun de ces établissements.

L'enseignement moyen a-t-il enfin trouvé cette constitution définitive qui le met à l'abri de nouveaux changements? Un coup d'œil jeté sur les transformations économiques et sociales qui se multiplient autour de nous suffit à nous convaincre que le moment si vivement souhaité de cette halte bienfaisante n'est pas encore venu. Les exigences croissent à mesure que les découvertes nouvelles étendent le champ de nos connaissances. Les programmes s'enflent jusqu'à charger démesurément les forces de la jeunesse. Une impérieuse nécessité commande de les alléger en diversifiant les voies qui conduisent les jeunes gens à l'entrée des carrières qu'ils se proposent d'embrasser. L'école industrielle, en se séparant en deux sections, la section commerciale et la section industrielle proprement dite, a réussi à donner satisfaction à tous les besoins de sa clientèle. La diversité des carrières auxquelles prépare le gymnase, n'est pas moins grande, et il ne possède, pour y conduire ses élèves, qu'une série d'études. Monsieur le directeur général Mongenast, dont les premières réformes ont rendu nos méthodes plus pratiques, plus vivantes et partant plus efficaces, après avoir introduit tant d'activité et de progrès dans le domaine du haut enseignement, se préoccupe d'augmenter au gymnase aussi l'utilité du long apprentissage de la jeunesse en lui offrant, au sein

même de cet établissement, par une judicieuse application du principe de la bifurcation, des voies différentes, selon la nature et les besoins des carrières qui s'ouvrent devant elle.

Cette spécialisation des études sera particulièrement bienfaisante aux cours supérieurs. Le bénéfice de la durée ne leur manque pas, puisqu'ils atteindront prochainement leur centenaire. Il ne peut plus être question de les supprimer, puisque la spécialisation progressive de l'enseignement universitaire en conseille le maintien à un moment où les pays qui nous environnent organisent ou recommandent des institutions semblables. Si la réforme que la marche du temps nous invite à réaliser, obtient la sanction du pouvoir législatif, elle permettra de mieux tirer parti à l'avenir des forces vives de la jeunesse. Le corps professoral sera, nous n'en doutons pas, à la hauteur de la nouvelle mission qui lui incombera. Jamais il n'a pris une part plus active à la production scientifique du pays. Les programmes annuels de nos trois gymnases et de nos deux écoles industrielles, les bulletins périodiques de notre Institut national prouvent qu'il sent le prix des recherches scientifiques et qu'il possède les connaissances et la méthode qu'il faut pour y réussir. Une ère nouvelle s'ouvre pour nos études secondaires, et la reconnaissance du pays ne la sépare pas du nom de l'homme qui a bien voulu présider cette fête célébrée en leur honneur et qui depuis vingt ans qu'il les dirige n'a eu d'autre souci que de les mettre à la hauteur des importantes fonctions publiques auxquelles elles doivent préparer.

C'est ainsi qu'au moment de célébrer le troisième centenaire de l'athénée de Luxembourg, rien ne vient troubler nos légitimes espérances. Après un passé dont nous pouvons être fiers, les perspectives qui s'ouvrent sur l'avenir sont faites pour nous rassurer. Si nous reportons notre pensée vers le bien que trois siècles de longs et sincères efforts ont réalisé, dans l'intérêt de la patrie, notre reconnaissance émue s'adresse à tous ces dévouements qui se sont dépensés sans

compter et qui entretiennent dans les âmes ces fortes vertus qui seules grandissent les nations. Le bien que fait le maître de la jeunesse est un bien anonyme. Mais les personnes ont beau changer, le dévouement reste le même, uniquement préoccupé à éveiller l'esprit scientifique dans les générations qui montent, à tourner leur idéal vers les aspirations et les jouissances supérieures, afin qu'elles restent dignes de leurs aînées par le zèle du bien public, l'amour de la religion et l'inébranlable attachement au culte de la pensée. Un de nos maîtres les plus appréciés, Monsieur van Werveke, dont un si grand nombre de belles études ont fait avantageusement connaître la science luxembourgeoise à l'étranger comme dans le pays même, nous a montré, dans des pages d'une simplicité éloquente, cette phalange de savants luxembourgeois dont les noms restent glorieusement inscrits dans les fastes des universités les plus célèbres. Gardons précieusement le dépôt sacré de ces grands souvenirs. Continuons l'œuvre féconde de nos devanciers; travaillons à augmenter le patrimoine de gloire dont le brillant éclat illumine aujourd'hui la sainte image de la Patrie, afin que nous laissions aussi de nous des souvenirs qui dans trois cents ans soient dignes d'être rappelés dans une fête séculaire.

En acclamant ce discours, ce fut tout le passé de notre cher établissement qu'on honorait, résumé et groupé en une synthèse aussi complète qu'attrayante.

Avec le petit *Jos. Herzig* de la VII^e, ce fut la naïveté, la grâce enfantine qui eut sa part de la fête: avec un art parfait et une conviction absolument entraînante, le gentil petit homme fit la guerre à tous les grands, qu'il méprisait radicalement avec *Castelli* dans sa fameuse pièce: «*Trostgedicht für die Kleinen*».

Très applaudi aussi, le sublime chœur de *Gounod*, «*Près du fleuve étranger*», que notre jeune phalange artistique exécuta d'une façon irréprochable.

Mr Jacques Meyers vint dire ensuite *sa poésie de circonstance*; il se félicite de pouvoir lui accorder une place aussi dans cette galerie des souvenirs:

Festgedicht

zum dreihundertjährigen Bestehen des Athenäums.

Dreihundert Jahre! Wie der Alzett Wellen,
 So rauscht die Zeit dahin im Wogendrang,
 Ein ewig Sinken und ein ewig Schwellen,
 Bei frohem Jauchzen und bei Grabgesang.
 Dreihundert Jahre! Strom der Ewigkeiten,
 An dessen Ufern wir heut' lauschend steh'n,
 Du rauschst aus ferner Zeit zu fernen Zeiten
 Und hütetest treu, was du im Lauf geseh'n,
 O löse deiner Wellen Silberzungen,
 Zu künden, was der Tag zum Tag geschlungen.

Lass sie der Alma Mater Los berichten
 Auf wechselvoller, rühmgekrönter Bahn,
 Was süßen und was kummerreichen Pflichten
 In sechzig Lustern sie entquellen sah'n
 An Licht und Wahrheit, Edelsinn und Güte,
 An hoher Kraft und unverzagtem Mut,
 Bis sich zur Frucht geformt die Jugendblüte,
 Getränkt von heil'ger Weisheit reiner Flut,
 Bis Gutlandslinden und bis Öslingseichen
 Hochragend standen, trotzend allen Streichen.

Des Stromes Wasser eb'nen sich und glänzen
 Gleich einem Spiegel, und auf ihrem Grund
 Sieht man die Siegfriedsburg. Rauhelsen kränzen
 Den alten Bock in enger, starrer Rund,
 Und trotz'ge Türme spähen vom Gesteine.
 Da hebet sich ein Mauernkranz empor,
 Die Blöcke wandern, steigen im Vereine,
 Sie wanken, senken sich und ruhn: Excelsior!

Die Quadern steigen kühner vom Geklüfte,
Und stolz schwingt sich der Schlussstein in die Lüfte.

„Ein Jubeltag!“ So rauschen froh die Wogen,
„Ein Frühlingstag nach langer Winternacht!“
Von Nord und Süden kommt herangezogen
Ein ganzes Volk in voller Jugendpracht,
Mit roten Wangen und mit reiner Stirne,
Frisch wie des Apfelbaumes Blütenflor,
Mit Augen strahlender als das Gestirne,
Das nächtlich führt der Himmelslichter Chor.
Und Männer schreiten ernst durch die Scholaren,
In breitem Hut und spanischen Talaren.

Die Säle und die Gänge laut erklingen
Von Mären aus der altersfernen Zeit,
Von Götterübermut und Götterringen,
Von Menschenwahnwitz und Gigantenstreit;
Und auf der Bühne wogt der Kampf der Recken
Um Stamm und Endungen und Versenklang,
Bis sich vor einem alle Waffen strecken,
Und dieser froh anhebt den Siegessang;
Doch auf den Schautribünen hold sie stehen,
Wie lichte Engel aus den Himmelshöhen.¹⁾

Und nun jahraus jahrein ein stetig Wallen
Durch Hellas und durch Romas Geistesflur,
Ein Wandeln durch die langen Säulenhallen
Auf alter Weisen hoheitsvoller Spur;
Jahraus, jahrein ein Wogen neuer Lieder
Von Lehrerlippen und aus Schülermund,
Mocht' selbst die Pest ihr grausiges Gefieder
Weit schütteln in die schreckerstarrte Rund,
Und donnernd von den Wällen die Geschütze
Die Antwort geben auf der Feinde Blitze.

¹⁾ Allusion aux joutes scolaires qui étaient régulièrement organisées dans les anciens collèges des Jésuites.

Warum? Wozu? Einst liess sich betend nieder
 Ein junger Priester in der Sternennacht;
 Er hob wie gottverzückt der Augen Lider,
 Indess die Worte schwebten zu der Himmelspracht:
 „Des Landes Jugend führ' ich aufs Gefilde
 Des Wahren und des Schönen Tag für Tag,
 Wo sich die Erde zeigt in immer neuem Bilde,
 Ein Eiland lieblich wie ein Blumenhag;
 Ich lasse sie der Sprachen Scholle pflegen,
 Bis Aehren spriessen, hundertfach an Segen.
 Doch während ich des Wissens Feld bestelle,
 Lass mich, o Meister, deinen Samen streu'n:
 Den Starkmut für des Lebensmeeres Welle,
 Auf der die Stürme und der Abgrund dräun,
 Die Hoffnung für das rauhe Land der Leiden,
 Das sich oasenlos ins Weite dehnt,
 Die Liebe zu der wahren Schönheit Freuden,
 Die nicht nach gift'gem Blumenhauch sich sehnt.“
 – Er sprach's, die Augen glühend und die Wangen:
 Ob wohl sein Blick in künft'ge Zeit gegangen?
 Ich weiss es nicht. Doch eines Tages schieden
 Die frommen Männer aus dem teuren Haus;
 Mit Herzeleid, doch ungetrübtem Frieden,
 Zog ihre Schar ins weite Land hinaus!
 „Denn dieses Haus,“ so sprachen ihre Erben,
 «Erhob die Siegfriedsstadt zu neuem Glanz,
 «Und nur um eine Himmelsgunst wir werben:
 «Zu wahren ihren lichten Ruhmeskranz.
 «Hier schöpften wir der wahren Weisheit Lehren:
 «Wie sollt' der Sohn sich von der Mutter kehren?
 Sie hielten Wort, und unter ihren Händen
 Wuchs eine hochgemute Jugend auf
 Vom Moselstrand bis zu den Felsenwänden,
 Die keck die Our durchbricht in raschem Lauf:

Im Gottesglauben treu wie Kunigunde,
 Ein siebter Heinrich an Gerechtigkeit,
 Ein Siegfried in der Liebe treuem Bunde,
 Ein Johann in der Freiheit erstem Streit:
 So stand sie stets, wenn trügerisch die Standarte
 Der Bosheit hoch und nieder um sich scharte.

Geschlechter kamen, und Geschlechter schwanden,
 Doch unaufhörlich floss des Wissens Quell,
 Da hohe, edle Geister ihn umstanden,
 Um ihn zu wahren tief und spiegelhell:
 Der Meister mit dem edlen Redestrome,
 Der auf Horazens Bahn sich oft bewährt,¹⁾
 Der kühne Denker, der im Geistesdome
 Des Wahren und des Schönen Harmonie verklärt,²⁾
 Der Lehrer mit dem goldenen Gemüte,
 Dem Boileaus Zwang nicht nahm die Herzensgüte.³⁾

Und an den Ufern tanzte frohe Reigen
 Die Musenschar mit *Koch* und *Prinz Stramin*,
 Indess Apoll im nächtlich hehren Schweigen
Kleins Zither lieb der Heimat Melodien.
 Und ob dem Quelle hoben ihre Hände
 Des Landes Führer schützend Tag für Tag,
 Dass er noch heute krystallhelle Spende
 Jedwedem bietet, der nur trinken mag.
 Wo solche Lieb' und Sorge ruhlos walten,
 Da muss des Hauses Los sich schön gestalten.

O Alma Mater, Hüterin der Lehren,
 Die unserm Volk sein langes Glück gebracht,
 Hör, solltest du von Väterart dich kehren,
 Und je mit stolzem, frevlem Unbedacht
 Des Wissens und der Tugend Bahn verlassen,

¹⁾ Feu Mr le Directeur *Muller*.

²⁾ Feu Mr le prof. *Ch. Mullendorff*.

³⁾ Feu Mr le prof. *Neumann*.

So sollst du stürzen in der Erde Staub,
 Der Ahnen grosse Lieb' und edles Hassen
 Zum Abgrund ziehend, ew'ger Nacht zum Raub.
 So lang nur sollen deine Mauern stehen,
 Als über dir die Löwenbanner wehen.

So lange nur, als eine starke Jugend,
 Voll Geisteskraft, aus deinem Schosse geht;
 Als heilig dir der Treue gold'ne Tugend,
 Die fest zum Fürsten und zum Throne steht;
 So lange nur, als ruhmvoll dir das Streiten
 Für off'nes Männerwort und ehrlich Recht,
 Und liebe Pflicht, dem Land auf ew'ge Zeiten
 Heranzuzieh'n ein kerniges Geschlecht!

*Die Alma Mater hoch! Noch viele Jahre
 Sie Luxemburg sein schönstes Kleinod wahre!*

L'émotion sincère qui se traduit dans la salle après cette lecture, les mains qui applaudissaient, les cœurs qui tressaillaient, ont fait de cette journée une des plus belles et des plus inoubliables de la vie de l'auteur.

Pour délasser encore une fois agréablement les esprits, l'élève *Aug. Collart*, de la VI^e classe, est venu dire très gentiment le récit poétique d'*Alphonse Daudet*: „*Monsieur le Sous-Préfet aux Champs*.“

Une ample moisson de bravos fut accordée aussi à l'élève *Ourth*, des Cours supérieurs, pour sa poésie: „*Erinnerung und Dankbarkeit*,“ dont voici les strophes:

Erinnerung und Dankbarkeit.

Was klingen heut' so frohe Jubeltöne,
 Wem gilt der Blumen und der Fahnen Pracht?
 Es sammeln sich des Landes beste Söhne,
 Und Glück und Freud' aus aller Augen lacht.
 Heil euch, der Wissenschaften stolze Hallen,
 Die festgestanden in der Zeiten Lauf!

Zu eurem Lob und Preis die Hymnen schallen,
Die denkbar dringen zu den Wolken auf.

Und durch die hohen, altersgrauen Mauern
Zieht heute der Erinn'ung Wehmutklang.
Ein zartes Wispern und ein zitternd Schauern,
Sie dringen leise durch den Festgesang.

Dreihundert Jahr! Da legten Klosterbrüder
Mit klugem Geist des Hauses ersten Stein;
Es hallt die Luft von Hammerschlägen wieder,
Das Werk umstrahlt der Hoffnung Zauberschein.

Dank Euch, die ausgestreut des Wissens Segen
Durch drei Jahrhundert, zu des Landes Heil!
Euch schlagen unsre Herzen laut entgegen,
Euch wird der Liebe süßter Lohn zu teil.

Mit treuem Sinn weckt ihr aus Herzgrundtiefen
Des jungen Geistes schönste Kräfte auf;
Ihr ruft sie wach, die ungeweckt noch schliefen,
Und deutet ihnen Ziel und Siegeslauf.

Nun bricht der Geist die Ketten, die ihn binden,
Und fröhlich fliegt das Herz aus seiner Haft;
Das Kleinliche, das Nied're rasch entschwinden
Dem, welcher fühlt des Jünglings Adlerkraft.

Nun sprosst die Saat, die in den Geist sie senkten,
Die in der Jugend fruchtbar Erdreich fiel;
Zu Glaub' und Wissen sie die Triebe lenkten,
Die aufwärts streben nun zu hehrem Ziel!

Und tausend denken heute dankbar euer,
Dass ihr gehemmt der Jugend Sturm und Drang,
Dass ihr gedämpft das verheerend Feuer,
Der Freiheit angelegt den weisen Zwang.

Und von der Mosel rebbekränzten Hügeln
Bis zu des Öslings sommergrüner Heid'

Schwingt jubelnd sich, auf der Begeistrung Flügeln,
Ein einzig grosser Sang der Dankbarkeit.

So kling' es denn bis zu der Sonnen Höhen:
Dank euch, die uns gelehrt des Lebens Pflicht!
Und mögen jene Mauern auch vergehen,
In unsern Herzen stirbt die Liebe nicht.

La séance se termine par les fameux „*Altniederländische Volkslieder*“, chœur avec accompagnement d'orchestre, que nos jeunes artistes ont rendu d'une façon absolument supérieure; certains *solî* ont littéralement excité l'admiration de l'assemblée.

Avec ce brillant numéro, le programme de la séance fut épuisé.

Mais je n'ai garde d'oublier ici la douce surprise qui fut ménagée à la fin à nos jeunes collégiens. Au nom de M^r le Directeur général des Finances, M^r le professeur *Herchen*, monte une seconde fois à la tribune, pour annoncer aux élèves qu'en récompense de leurs louables efforts, M^r le Directeur général leur accordait *un jour de congé*. D'enthousiastes cris de *vivat* saluent cette bonne nouvelle.

Ainsi finit, dans l'allégresse générale, cette belle et mémorable séance. Eclatant témoignage de vigilante sollicitude de la part de nos vénérés chefs et de tous les généreux protecteurs et amis de notre enseignement secondaire, explosion spontanée de tous les élans qui remplissent les jeunes cœurs, expression éloquente de l'union majestueuse et féconde entre les lettres et les sciences, elle fut, par la distinction de l'esprit et du cœur, digne des lointaines origines qu'elle rappelait et des biens supérieurs que doit nous garantir l'avenir.

4. La Médaille commémorative.

La médaille destinée à rappeler le troisième Centenaire, a été frappée par la Monnaie Royale de Bruxelles, dont

l'aimable Directeur, M. *Josse Allard*, a bien voulu en soigner l'exécution avec un art parfait et une sollicitude particulière.

L'avvers, œuvre remarquable de l'artiste belge, M^r *A. Michaux*, graveur de la Monnaie, représente une tête de Minerve, et porte la légende: LITTERIS ET SCIENTIIS.

Le revers est occupé en entier par des légendes: autour d'une couronne de laurier on lit: COLLEGIVM LVCILIBVRGENSE 1603—1903. A l'intérieur de la couronne, sous une étoile à cinq rais, se trouve une inscription en cinq lignes: VOTIS CCC | MVLTISSIMIS | ADOLPHI | MAGNI DVCIS | SUB AUSPICIIS. (Votis ter centennatibus solutis, multis quater centennatibus solvendis, Adolphi Magni Ducis sub auspiciis). Cette légende est la reproduction de la formule consacrée, employée durant des siècles sur les médailles frappées par les empereurs romains pour rappeler les fêtes par lesquelles ils célébraient la cinquième, dixième, vingtième ou trentième année de leur avènement.

5. Les Mémoires publiés à l'occasion des fêtes jubilaires.

Nous avons déjà mentionné les importantes études historiques qu'à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de l'Athénée, MM. *van Werveke, Wilhelm* et *d'Huart* ont publiées en un volume de luxe.

Ce volume, qui, par la richesse et la beauté de l'exécution, fait honneur à l'imprimerie *Jos. Beffort*, comprend cinq travaux distribués sur un ensemble de 677 pages. Voici les titres de ces publications:

1. *Esquisse de l'histoire de l'enseignement et de l'instruction dans le Luxembourg,*

PAR N. VAN WERVEKE.

2. *L'école monacale d'Altmunster,*

PAR JULES WILHELM.

3. *Commentarius de erectione et gestis Collegii Societatis Jesu Luxemburgensis 1579–1608. Commentarium hunc, ex monumentis archivii Collegii concinnatum, R. P. Ioan-Bapt. a Florbecq, collegii rector, correctum et politum Romam misit, cuius actus fidem facit declaratio eius manu scripta Luxemburgi, 21. ianuarii 1662. Ex originali descripsit P. Ioan-Bapt. van Meurs s. J. Et in Iubilaei trisecularis Collegii Luxemburgensis ornamentum luci publicae dedit*

M. D'HEART.

4. *La fondation de l'ancien Collège des Jésuites à Luxembourg,*

PAR M. D'HEART.

5. *Les programmes d'études de l'ancien Collège et de l'Athénée de Luxembourg, 1603–1903,*

PAR M. D'HEART.

Il ne nous appartient pas d'analyser et de juger ici ces travaux d'histoire nationale et pédagogique. Disons seulement qu'ils font preuve d'une somme de travail extraordinaire et de qualités de style peu communes.

Dans un pays, dont les annales n'ont à enregistrer ni guerres sanglantes ni conquêtes glorieuses, il ne saurait y avoir de tâche plus méritoire que de fouiller les archives nationales dans l'intention d'en extraire les éléments du plus beau monument qu'on puisse élever sa gloire: le monument des richesses intellectuelles qu'il a su se créer dans le courant des siècles.

A ce titre seul déjà, les travaux de MM. van Werveke, Wilhelm et d'Huart ont droit à notre reconnaissance et à notre respect: ils resteront à tout jamais un digne souvenir de notre troisième centenaire.

6. Epilogue de la fête : le Festkommers du 13 août 1904.

Un homme spirituel a dit un jour que toutes les belles choses finissent par un banquet.

Pas n'est besoin, pour autoriser ces mœurs cordiales, de recourir aux agapes des temps anciens. La communion des coupes joyeuses a aidé toujours à l'expansion des cœurs et à l'expression de toute gratitude.

Aussi la Commission des fêtes s'était-elle, longuement et à différentes reprises, occupée de cette question d'un banquet où se réuniraient, avec les autorités scolaires et les membres du Corps enseignant, tous les anciens élèves de l'Athénée.

Cependant trop de difficultés de toutes espèces s'opposaient à l'exécution de ces projets.

Heureusement, sur l'instigation de M^r le *Dr Schumacher* et de quelques-uns de ses amis, il s'est trouvé un groupe d'universitaires anciens et nouveaux, tous sortis de l'Athénée, qui voulaient au moins, dans une *réunion amicale*, à l'instar des *Festkommers* allemands, raviver le souvenir de leurs années de collège.

Il se forma bientôt un Comité qui, par la voie des journaux, lança la communication suivante :

„A l'occasion du troisième centenaire de la fondation de l'Athénée, les soussignés, au nom d'un grand nombre de leurs amis et camarades de collège, se sont chargés d'organiser une fête intime (*Festkommers*), à laquelle ils s'empressent de convier tous ceux que le souvenir de leurs jeunes années et de leurs anciens condisciples dispersés aujourd'hui sur tous les chemins de la vie, rattache pour toujours à cette vieille et vénérable maison de l'Athénée, asile trois fois séculaire des lettres et des sciences aussi bien que de l'amour de la patrie.

Dès ce moment, les promesses d'adhésion sont tellement nombreuses qu'elles permettent de fixer la date de cette réunion amicale au samedi, 13 courant.

La fête aura lieu dans la grande salle de la *villa*

Louvigny, à 8¹/₂ heures du soir, et nous prions d'envoyer les adhésions à M. l'architecte *Emile Badu*.

Le Comité organisateur :

Dr Fonck. Jules Fischer. Gustave Berchem. Michel Fohl. Paul Ulveling. Hubert Gusenburger. Alfred Houdremont. Michel Meyers. Dr Schumacher. Abbé Jacques Meyers. Dr Jos. Kintgen. Emile Badu. Marc. Noppeney. Nic. Wagner. Jos. Thorn. Th. Kirpach."

La réunion eut lieu à la date fixée ; elle fut empreinte de la plus franche gaieté. Présidée par M. *Wagner*, étudiant en sciences à l'université d'Aix-la-Chapelle, elle fut surtout l'oeuvre de notre nombreuse et belle jeunesse universitaire, qui se dépensait en amabilité et en ardeur, pour donner à la soirée un cachet étudiantin autant que patriotique.

Les *anciens* cependant ne restaient pas en arrière. Des discours furent prononcés, des toasts humoristiques furent portés par MM. *Jac. Meyers, Adolphe Schmit, Jules Fischer, Houdremont, Clemen, Neuberg*, professeur à l'université de Liège, *Ries* et *Clément*, Ingénieurs, *Brimeyer*, chimiste, et a.

On a bien voulu honorer d'une bienveillante attention et d'applaudissements unanimes la prophétie suivante qu'un vieux poète et visionnaire m'avait remise, il y a trois cents ans, et qu'il s'agissait de vérifier ce soir :

„Eine liebliche Prophezeiung und wahrhaftige Zeugnis, denen künftigen generationibus zu nutzbarer Lehr und Information gegeben und aufgesetzt von Bruder Waltramus, zu Lützelburg, im Jahre des Heils anno 1604, am 13. Augusti.

Zum Ersten. Allhier seind anjetzo Tag und Nacht frumbe Männer und gelahrte Magistri beschäftigt, in stättiger Arbeit und anmutigem Sinnen, Lutzelburger Jugend ein wohlbestelletes Haus zu bauen. Selbiges Haus wird manch ein Jährlein ehram stehen in gloria, und wird denen unterschiedlichen Disciplinis eine ehrliche Heimstatt sein, und

denen, so in ihrer Jugend strebsam sind, eine wahrhaftige Kraft und Lebensfreud. Und werden spät und früh über dem Haus drei Sternlein leuchten, so ich Bruder Waltramus oftmals nächtens über sothaner Baustätt blinken sah, als: Scientia, Virtus, Amicitia. Solche Sternlein werden vornehmlich dero Stadt Luxemburg und über dero Grenzen weit hinaus eine Zier sein und erfreulicher Glanz.

Zum Zweiten. Die liebwerten Discipuli, so aus- und einwandeln durch gesagten Hauses Tor bis in späte Zeiten, werden allderoselben eine fein liebreiche Gedächtnus bewahren, sintemalen sie alldorten ihren Lebensmai verbracht bei guten Freunden in viellieber Gesellschaft und Zusammenkunft. Werden auch etliche Magistri sein, wie der Johannes Neumann und etlich andere, so stets in hohen Ehren und liebreichem Gedenken denen jungen Herzen bleiben werden. Insonderheit wird sein viele Jahre hindurch ein gar milder und guttätiger janitor, des Namens Franz, so wird haben ein goldenes Gemüt zu denen unterschiedlichen Studiosis, so wird manchen vor gesetzter Stund aus denen carceribus befreien, und so bis in die spätesten Zeiten wird ehrenvoll erwähnt werden.

Zum Dritten und Letzten. Belangend, dass gedachtes Haus wird kommen ins vierte Säculum, wird sich besinnen das Land und eine Festlichkeit fürsorglich abwickeln lassen. Und zu Besiegelung genannter Festlichkeit wird sich ein probater Mann finden aus der hochedlen Zunft der Medici. Selbiger Medicus, so seine Freund und Socii stattlichen Körperwuchses halber Gigas nennen werden, wird viele Mühen haben für gedachte Festlichkeit, sintemalen er an alle Türen klopfen wird zu nützlicher Vollführung obgenannter Festivität; dann aber wird ebenderselbige Medicus auch haben grosse Freud und Lust, wenn sich in löblicher Zusammenkunft, an froher Tafelrund viel werte Gesellen wiedersehn und freuen werden inniglich. Und an solchem Abend wird es gar sehr ergötzliche Augenweid sein, zu

sehn, wie sich alte Genossen die Hand reichen; auch werden gottbegnadete Poeten auf ihrer Leier manch vergnüglich Stücklein singen, und es wird manch ein schöner cantus sich erheben in der honoren Gesellschaft, auf dass zu feinem Trank auch komme richtige Würze des Geistes. Bei solchem Feste werden dann nach dreien Saeculis die alten Mauern des Hauses, so itzt gebaut wird, in freudigem Entzücken laut erbeben, und treue gute Männer werden es auch beweisen, was einer über dieses Hauses Pforte wird schreiben lassen in goldenen Lettern: „Athenaeum sit Luciliburgi decor.“

Toutefois, le gros succès de la soirée fut une poésie de Mr *le professeur Welter de Diekirch*, que l'auteur est venu réciter lui-même, et qui est bien faite pour clôturer la série des belles pensées qu'avait inspirées notre fête :

Dies ist der Jubeltag des Vaterlands!
 Von Festen nicht, die in des Blutes Glanz
 Erstrahlen, nicht von Siegen, die beim Wehn
 Zerschossner Fahnen über Leichen gehn,
 Und nicht von Taten, die die Welt durchlärmern,
 Sind wir gekommen, mit Geräusch zu schwärmen.
 Es rief, um diese Tafel uns zu scharen,
 Ein still'rer Zweck. Wir reden von den Jahren,
 Da uns gemeinsam vor den schwarzen Bänken
 Der Tisch des Wissens ward gedeckt. Wir denken
 Der Männer, die durch unsers Volkes Mitten
 Auf Pfaden der Erziehung hingeschritten,
 Und feiern so in Heiterkeit und Kraft
 Ein Fest der fröhlichen Kunst und Wissenschaft.

Das Leben draussen fordert seine Rechte.
 Es leitet uns auf weitverschlagenen Bahnen
 Dem Ziele zu; es zwingt uns zum Gefechte
 Des Tages unter gegnerische Fahnen;
 Es hetzt uns tückisch auf einander los,

Dass wir, mit hartem Wort und heft'gem Stoss
Zusammenprallend, unsern Feinden roh
Qualvolle Wunden reissen und dann, froh
Des schwererkämpften Sieges, mit den Tönen
Des Übermuts den Unterlegnen höhnen,
Uns selber kaum bewusst; denn trunken macht
Der Hauch der Leidenschaft, der Qualm der Schlacht.

Doch heute, seht! Zu einer Runde sitzen
Wir hier, im lichten Haar, in voller Locke,
Im Laienkleide wie im Priesterrocke,
Und alles lacht, und hundert Augen blitzen.
Vergessen ist, was trennt. Von leichten Witzen
Schwirrt's hin und wieder. Alte Freundschaft winkt
Sich treuen Gruss. Das reife Alter trinkt
Der grünen Jugend zu. Ein Prosit ruft
Dem andern hell entgegen. Lieder klingen,
Und heimlich leise zittert's durch die Luft,
Als regten Gloriaengel ihre Schwingen
Und schwebten weihend durch den Saal dahin,
Dass ein Gefühl uns wärmt, dass uns ein Sinn
Verkettet, ganz als ob wir Brüder wären.

Wir sind's!

Sei mir gegrüsst, du graues Haus,
Das drei Jahrhunderte mit Glanz verklären!
Du bildetest in Züchten und in Ehren
Der Heimat führende Geschlechter aus.
Du warst der Falkenhorst, die Männerwiege,
Worin die Starken wuchsen, die zum Siege
Des Lichtes manche heisse Schlachten schlugen
Und unsern Namen in die Ferne trugen.

Sei mir gegrüsst, ehrwürdig Haus! Du hast
Uns alle unter deinem Dach geborgen.
Du sahst uns, wenn wir an so manchem Morgen
Den Hof durchschlichen, müde von der Last

Der Klassenbücher und der Klassensorgen.
Du sahst uns, wenn wir bei den Alten schwitzten,
Wenn wir beim leichten Studium der Poeten
Den Namen unsrer ersten Lieb', zum steten
Gedächtnis, in die Eichenbänke schnitzten.
Du sahst uns, wenn aus unserm Hirn die Geister
Des Mutwills, bei dem Ernst der würd'gen Meister,
Wie tolle Hummeln durch die Schule summten,
Und unsre Lippen fein im Takte brummten,
Du sahst uns, wenn wir unsere Stimme
Gewalt'ger hoben, dass sie mit dem Grimme
Des Löwen, herzbetörend, grauenvoll
Scheibenerschütternd durch die Gassen scholl.
Du sahst das alles, grauehrwürdig Haus!
Und durch die Fenster sah's im Hofe draus
Der krongewalt'ge Blätterpatriarch,
Und trieben wir's den Lehrern gar zu arg,
Er winkte uns in hoheitsvoller Ruh'
Ermut'gend seine Beifallsgrüsse zu.
Ehrwürdig Haus! Aus deinem Schatten flogen
Auch all die Knabenwünsche, Knabenpläne
Mit starkem Flügelschlag, wie junge Schwäne,
Dem Gold des Äthers zu, und endlich zogen
Wir selbst am Baum vorbei, zum grossen Tor
Hinaus, voll Wagemut den Pfad empor
Zu klimmen, der ins Land des Glückes leitet,
Und Aug' und Geist, vom Durste scharf geweitet,
Bevor des Scheidetages Schatten sinken,
Am Sonnenquell der Erde satt zu trinken.
Und darum sitzen wir an diesem Abend
Als Brüder brüderlich allhier, uns labend
Am kühlen Tranke wie an muntern Reden,
Und schweigend von den rauhen Lebensfehden.
Und uns zu Häupten thront das Vaterland.
Denn wie uns in der Welt mit erz'nem Band

Die Kraft der Sprache aneinanderschweisst,
 So eint uns auch der heimatstolze Geist,
 Zu dem das Athenäum uns die Saat
 Ins Herz gesenkt, bis sie zur goldnen Tat
 Im Sommerbrand des Lebens ausgereift;
 Der freie Geist, der auf das Recht gesteift,
 Bescheiden, hoffnungsfroh und unentwegt,
 Hoch über den Parteien, angesichts
 Der Freude, hell vom Strahl des Morgenlichts
 Durchglüht, das blauweissrote Banner trägt.

Sei mir gegrüsst, du grauehrwürdig Haus!
 Von aller Zeiten Not und Kriegesbraus
 Bis zu dem Glück der Gegenwart hindurch,
 In deinen Mauern wohnte Luxemburg.
 Dein Geist füll' heut' uns Herz und Seele ganz:
 Das ist der Jubeltag des Vaterlands.

Conclusion.

La réunion intime du 13 août fut le dernier écho de nos fêtes jubilaires : avec elle, la tâche du rapporteur est achevée.

Qu'on lui permette cependant de ne pas la terminer sans exprimer un voeu.

C'est que le glorieux passé que nous avons fêté, soit notre guide et notre maître pour l'avenir. Que les générations auxquelles l'Athénée ouvre ses portes, soient dignes de leurs aînées ! Qu'elles travaillent sans peur, dans la fierté et la liberté, à l'oeuvre maîtresse qui résume tous nos efforts et toutes nos aspirations : la formation intellectuelle et morale de la jeunesse luxembourgeoise.

Notre demeure n'est pas un palais moderne, élevé d'après un cahier de charges, en quelques mois. Elle ressemble bien plutôt à ces nobles manoirs des temps anciens

auxquels plusieurs siècles ont travaillé. Tout en reposant sur les colonnes de la civilisation chrétienne, elle est aussi ancienne que Rome et qu'Athènes.

Nous ne pouvons pas, si nous sommes des héritiers intelligents, dissiper un pareil héritage.

Nous devons le transmettre à ceux qui viennent après nous, et non seulement le leur transmettre, mais leur en faire connaître l'importance et le prix.

Rappelons-nous la forte leçon d'un des génies modernes les plus hardis et les plus indépendants: «Le beau est antique, et la preuve, c'est qu'il est éternel, c'est que les générations succèdent aux générations, et que l'immuable antiquité nous domine toujours, non pas seulement de toute la majesté des temps, mais de toute la majesté de la nature». ¹⁾

Faisons une large part à tous les progrès, à toutes les études scientifiques, commerciales et industrielles; mais surtout n'abandonnons pas les traditions classiques, ne laissons pas tarir cette source des hautes pensées, des spéculations désintéressées: ne laissons pas dire que la patrie luxembourgeoise, après avoir élevé très haut l'édifice de ses institutions, n'a pas eu la sagesse et la fierté de maintenir l'âme et l'esprit de ses enfants à la hauteur de ses institutions.

¹⁾ *Lamartine*, Discours pour les Lettres, prononcé à la Chambre française, le 14 mars 1837.

